

Proposition d'une traduction, peu lissée, du début du chapitre 3 des *Frères et sœurs Tanner*, roman de Robert Walser, paru en 1907.

—
Proposition faite à Rennes et Berlin, par l'Institut de démobilisation.

Le matin suivant le peintre déballa ses paysages de son carton à dessin et il en sortit d'abord un automne entier, puis un hiver, toutes les atmosphères de la nature furent de nouveau vivantes. « Comme c'est peu cela, de tout ce que j'ai vu. Aussi prompt est l'œil d'un peintre, aussi lente, aussi paresseuse est sa main. Tout ce que j'ai encore à faire ! Je me dis souvent que je ne peux faire autrement que de devenir fou. » Tous les trois, Klara, Simon et le peintre, se tenaient autour des tableaux. On parla peu, mais seulement en exclamations de ravissement. Soudain Simon se jeta sur son chapeau, qui était posé sur le sol de la pièce, se le mit sur la tête, sauvagement (*wild*), furieusement, fonda à la porte, ayant ce cri : « Je suis en retard. »

« Une heure de retard ! Cela ne devrait pas arriver à un jeune homme ! », lui dit-on à la banque.

« Et si cela arrive quand même ? », demanda celui qu'on tançait, effrontément (*trotzig*).

« Comment, en plus de cela, vous voulez vous rebeller ? Très bien ! Faites ce que vous voulez ! »

Le comportement de Simon fut rapporté au directeur. Celui-ci décida de renvoyer le jeune homme, il l'appela à lui et le lui dit d'une voix très douce et même bienveillante (*gütig*). Simon dit :

« Je suis bien heureux que ceci ait une fin. Croit-on peut-être qu'ainsi l'on me porte un coup, que l'on brise mon courage, m'anéantit, ou quelque chose de semblable ? Au contraire, on m'élève, on me flatte ainsi, on m'instille à

nouveau, après un temps si long, une goutte d'espérance. Je ne suis pas fait pour être une machine à écrire ou calculer. J'écris avec grand plaisir, compte avec grand plaisir, je me comporte de préférence avec bienséance avec mes semblables (*Mitmenschen*), suis volontiers plein de zèle et obéis, là où cela ne blesse pas mon cœur, avec passion. Je saurais aussi me soumettre à certaines lois, si cela devait importer, mais cela ne m'importe plus ici depuis quelques temps. Quand je suis arrivé en retard ce matin, j'étais seulement en colère et contrarié, je n'étais empli d'aucun souci d'honneur ou de conscience, ne me faisais pas de reproche, ou alors tout au plus le reproche d'être encore ce gars bête et lâche qui, quand sonnent huit heures, s'élançe, se met en mouvement, comme une horloge que l'on remonte et qui va et marche, quand elle est remontée. Je vous remercie d'avoir l'énergie de me renvoyer et vous prie de penser de moi ce qu'il vous plaît. Vous êtes certainement un homme estimable, plein de mérite, grand, mais, voyez-vous, je voudrais moi aussi être un tel homme et c'est pourquoi c'est très bien que vous me renvoyiez, c'est pourquoi ce fut un acte salutaire (*segensreich*) que je me sois comporté aujourd'hui de manière, comme l'on dit, irrecevable (*unstaathaft*). Dans vos bureaux, dont on fait tant de cas, dans lesquels tout le monde aimerait tant être employé, il ne saurait être question de développement d'un jeune homme. Je me moque pas mal de jouir de ce privilège lié au paiement d'un salaire mensuel fixe. Je n'en ferais que dépérir, m'abrutir, me rendre lâche et me fossiliser (*Ich verkomme, verdumme, verfeige, verknöchere dabei*). Vous trouverez étonnant de m'entendre me servir de telles expressions mais vous reconnaîtrez que je dis la pleine vérité. Un seul, ici, peut être un homme : vous ! – Ne vous vient-il jamais à l'esprit qu'il puisse se trouver parmi vos pauvres subordonnés des gens qui ont le besoin (*Drang*) d'être des hommes eux aussi, des hommes qui font et qui créent, des hommes qui commandent le respect. »

—

Traduction : Institut de démobilitation.

Aucun droit réservé

Rennes et Berlin, octobre 2008

<http://i2d.blog-libre.net/>

i2d@no-log.org